

ETC



Intérieurs. En vrac

Nicolas Baier, *Scènes de genre*. Musée d'art contemporain de Montréal, commissaire : Gilles Godmer. 25 septembre - 30 novembre 2003

Sylvain Campeau

Numéro 65, mars-avril-mai 2004

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/35098ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Revue d'art contemporain ETC inc.

ISSN

0835-7641 (imprimé)

1923-3205 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Campeau, S. (2004). Compte rendu de [Intérieurs. En vrac / Nicolas Baier, *Scènes de genre*. Musée d'art contemporain de Montréal, commissaire : Gilles Godmer. 25 septembre - 30 novembre 2003]. *ETC*, (65), 45-47.

Montréal
INTÉRIEURS. EN VRAC

Nicolas Baier, *Scènes de genre*, Musée d'art contemporain de Montréal, commissaire : Gilles Godmer. 25 septembre - 30 novembre 2003

Nicolas Baier, de façon soutenue depuis quelques années, a exposé une série d'œuvres lors d'expositions qui se sont succédées à assez brève échéance.

Depuis *Liquidation Niko et Cie*, en 1999¹, les occasions de voir ses travaux ont été multiples, montrant un ensemble qui semble bien constituer un corpus cohérent, avec ses lignes de force et un déploiement thématique affirmé. Lors de cette première occasion, en 1999, les images se présentaient comme la liquidation de biens personnels, d'appareils et d'objets dont on imagine bien qu'ils pourraient aisément faire partie d'une vente de garage. Dans un tel type de vente, que trouve-t-on habituellement ? Des objets qui ont été choisis, aimés, utilisés, manipulés; des objets qui ont un jour représenté quelque chose de spécial aux yeux de qui les a acquis et utilisés. Ces choses nous apparaissent donc comme vibrant d'une aura particulière, encore empreintes et pénétrées de présence humaine. En les achetant, nous nous procurerions une sorte de condensé de « vécu » étranger, lesté d'une charge d'affection et de caprice. Les œuvres de cette série étaient de plus livrées dans une sorte d'étalement, de mise en vrac, laissées sans fard à la vue de passants et d'acquéreurs éventuels. Cette présentation donnait l'impression d'exposer à la vue de tous les entrailles d'un intérieur personnel, chaud et douillet. Le tout s'offrait comme une forme d'exhibitionnisme par association d'un stock qu'on cherchait maintenant à écouler à vil prix.

De cette première exposition, on peut retenir plusieurs choses. La première est que le lot quotidien



Nicolas Baier, *Capillaires*, 2002.
 Tirage numérique sur papier photographique.

d'un intérieur personnel est ici présenté comme une marchandise soldée. Une deuxième associait l'inspection symbolique à cette investigation des restes fourgués. Car, en effet, tout se donne ici comme une exploration de l'univers personnel et immédiat d'un environnement familial recomposé à coups d'images presque sans suite. Émane donc de tout cela une étrange impression qui est en quelque sorte double et paradoxale. Nous sommes en effet conviés à contempler les scènes croquées de fragments d'intérieur où sont laissés et exhibés partout les traces, empreintes et déchets d'un être vivant, hantant ce paysage. Mais en nul lieu nous est-il donné vérita-





blement de dévoiler le visage ou l'identité de cet être dont on sait bien qu'il habite ces lieux par simple association entre images montrées et les restes qui sont en elles exposés. Objets personnels et appareils, outils, vaisselles commodifiés cohabitent donc. Ce sont de simples objets utilitaires, de série, comme ceux que l'on retrouverait partout chez tout le monde et n'importe qui. Mais ce sont tout de même des objets d'intérieur quoique sans personnalité propre. On est donc bien loin de l'exploration d'un univers intime où transparaîtraient, par associations et affinités, des bribes de la sensibilité de l'habitant. Il s'agit bien plutôt de montrer l'environnement comme un ensemble de commodités dépareillées, impersonnelles et sans humanité.

Il n'en va pas autrement dans *Scènes de genre*. Le titre livre d'ailleurs adéquatement son message. Les objets sont génériques; les images, de même, appartiennent à plusieurs styles différents. Paysages, vues abstraites, autoportraits par associations avec des intérieurs, références plasticiennes se succèdent. *Petits riens*, pour un, est le résultat de multiples numérisations d'objets glanés partout dans l'appartement et représentés sans souci du réalisme des dimensions réelles.

On imagine aisément Nicolas Baier en aventurier de son propre espace. À lui seul est dévolu un lot spatial singulier qu'il a aménagé à son goût, réunissant ustensiles, instruments et colifichets. De cet espace, il se fait l'arpenteur avec, à la main, l'appareil le plus apte à cette sonde des profondeurs immobilières et mobilières : la caméra numérique. Autant ces choses-là sont-elles à portée de main comme d'œil, autant l'appareil numérique est-il lui-même l'instrument de la saisie immédiate, de la prise instantanée et de la contemplation sans délai. Touchés par le flux photonique, les objets sont saisis d'une nouvelle vie, d'une vitalité imagière qui les fait survivre à la liquidation, au grand bazarde, à cette obsolescence qui est la grande menace quotidienne des objets de consommation. Cette saisie des choses en vrac, laminées et incrustées par des usages successifs – je pense à *Planète*, à *Peinture*, à *Comptoir* – sent en effet la prise ultime, la commémoration de l'inutile et du passager, le souvenir des surfaces ordinaires et cent fois poncées par le regard indifférent. L'œil atone les bazarde jour après jour et c'est à la décharge publique qu'ils sont finalement destinés.

Dans cet environnement, l'humain lui-même surnage à peine. Et quand il le fait, il a des allures excentriques.



Il lévite (*Lévitacion*) parfois, et même dans le sommeil, pris entre deux postures (*Oli*)². Ou, encore, il est d'une taille absurdement petite devant un paysage démesuré (*Janvier*). Cette haute voltige entre les objets le place en position paradoxale. Il peut même être sans visage, comme dans certaines des images de *Liquidation Niko et Cie*. Comme tel, il devient matière obstruante, voletant autour de possessions qui le possèdent autant qu'ils les possèdent. Il devient un objet parmi tant d'autres, ni plus ni moins.

Tout nous laisse ici pressentir l'effort, volontaire et affirmé, d'une revitalisation des genres mais sans que ceux-ci ne soient autrement repris dans une sorte de liquidation de ce qui en fait la singularité. Il n'est pas question, pour Baier, d'évoluer de manière critique ou spéculative au sein de ces références génériques. En nulle image ne se crée une sorte de tension entre cette sollicitation nouvelle et l'ascendance générique de longue date. Peut-être est-il plutôt question, dans cette accumulation et ce cumul étal, d'une sorte de tentative de déflation, d'essoufflement forcé de ce qui serait considéré comme une singularité irréductible du genre, son épuisement comme référence auguste. L'investissement sémantique dans le genre, dans les genres approchés, se fait plutôt sur le mode de l'occupation légère et ludique, de l'habitation temporaire. Ce faisant, Nicolas Baier crée des images qui passent outre la référence générique, qui en contournent la prégnance et en déjouent les enjeux. Nous ne sommes plus que devant un théâtre d'objets, magnifiés, transformés, décomposés, déconstruits. Mais en même temps ils sont là, tout de même évidents et reconnaissables sous le vernis numérique. N'est-ce pas dû, justement, à la teneur de l'image numérique, au passage obligé et complet du saisi au sas du virtuel, dans le creuset de

l'encodage ? Les caractéristiques tangibles de ce type d'image transparaissent en effet dans l'espèce de surcroît de réel qu'elle trahit habituellement, dans la texture des surfaces, dans la planéité sans volume de l'image littéralement couchée sur papier. On reconnaît cette image pour l'avoir vue, chatoyante et vibrante, mouvante aussi, dans son écran LCD.

L'esthétique de Nicolas Baier ne repose donc pas sur un théâtre de l'intime. L'intérieur ne révèle rien de ce qu'est celui qui l'habite. L'espace privé ne devient pas non plus l'espace d'une poésis ou d'une habitation de l'image par un corps en mouvement et en interrelation avec son environnement. Tout est au contraire présenté avec un arrière-fond de déplétion. Aucune correspondance entre l'humain et l'habitat n'est sensible. Les objets sont manufacturés et seule leur usure vient témoigner du fait qu'ils furent utilisés. Il en irait donc de cette tentative comme d'une mise à nu de ces objets, d'une approche de leur beauté intrinsèque et des efforts qui sont employés à sa révélation par-delà les codes et habitudes perceptives que nous avons. L'objet, l'habitat recèlent de nombreuses potentialités, des facettes inexplorées. Ils transitent sur des surfaces gigantesques, recomposés, mis à nu, grâce à l'immédiat d'une prise d'images qui scintillent sur le givré d'un écran que chacune semble recomposer pour nous.

SYLVAIN CAMPEAU

NOTES

¹ Centre des arts actuels SKOL, Montréal du 13 novembre au 12 décembre 1999.

² Ces images faisaient partie de l'exposition présentée à la Galerie René Blouin en 2001.